Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis,
Et qui des plus puissants, quand il lui plaît, se joue
Comme le chat de la souris?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon dessein se rencontre; et, si je ne m'abuse,
Je pourrois tout gâter par de plus longs récits:
Le jeune prince alors se joueroit de ma muse
Comme le chat de la souris.

FABLE V[1].

Le vieux Chat et la jeune Souris.

Une jeune souris, de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux chat, implorant sa clémence,
Et payant de raisons le Raminagrobis:
Laissez-moi vivre; une souris
De ma taille et de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis?
Affamerois-je, à votre avis,

[1] Le prologue à Mgr le duc de Bourgogne est assez bien tourné; mais le talent de La Fontaine, gêné par un sujet de commande, a été moins heureux dans la fable, dont le fond vide et l'affabulation fausse ou trop absolue ne sont pas assez rachetés par quelques jolis détails. Le discours de la souris est fort bon, et c'est un trait plaisant que cette exclamation du chat:

Chat, et vieux, pardonner! Cela n'arrive guères.

Mais il n'étoit ni juste, ni délicat, ni adroit, de conclure de là que *la vieillesse est impitoyable*, en parlant au petit-fils de Louis XIV.

L'hôte, l'hôtesse, et tout leur monde?
D'un grain de blé je me nourris:
Une noix me rend toute ronde.
A présent je suis maigre; attendez quelque temps[1].
Réservez ce repas à messieurs[2] vos enfants.
Ainsi parloit au chat la souris attrapée.
L'autre lui dit: Tu t'es trompée:
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours?
Tu gagnerois autant de parler à des sourds.
Chat, et vieux, pardonner! cela n'arrive guères.
Selon ces lois, descends là-bas,
Meurs, et va-t'en tout de ce pas
Haranguer les sœurs filandières:
Mes enfants trouveront assez d'autres repas.
Il tint parole. Et pour ma fable,
Voici le sens moral qui peut y convenir:

La jeunesse se flatte, et croit tout obtenir;
La vieillesse est impitoyable.

FABLE VI.

Le Cerf malade.

En pays plein de cerfs un cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade

[1] Cela ressemble trop au *chien maigre* et au *petit poisson*.

[2] Une de ces concessions du malheur dont les héros de La Fontaine se souviennent toujours.

Accourt à son grabat le voir, le secourir,
Le consoler du moins : multitude importune.
Eh ! messieurs, laissez-moi mourir :
Permettez qu'en forme commune
La parque m'expédie, et finissez vos pleurs.
Point du tout : les consolateurs
De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent,
Quand il plut à Dieu s'en allèrent :
Ce ne fut pas sans boire un coup,
C'est-à-dire sans prendre un droit de pâturage.
Tout se mit à brouter les bois du voisinage.
La pitance du cerf en déchut de beaucoup.
Il ne trouva plus rien à frire :
D'un mal il tomba dans un pire,
Et se vit réduit à la fin
A jeûner et mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps et de l'ame !
O temps ! ô mœurs ! j'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

REMARQUE.

La morale de cet apologue rentre dans celle de la fable 4e du liv. IV, et de la fable 5e du liv. IX, qui sont bien supérieures à celle-ci, et qui auroient pu dispenser La Fontaine de le faire.

FABLE VII[1].

La Chauve Souris, le Buisson, et le Canard.

Le buisson, le canard, et la chauve-souris [2],
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faisoient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, et font bourse commune.
Ils avoient des comptoirs, des facteurs, des agents
Non moins soigneux qu'intelligents,
Des registres exacts de mise et de recette.
Tout alloit bien : quand leur emplette,
En passant par certains endroits
Remplis d'écueils et fort étroits [3],
Et de trajet très difficile,
Alla tout emballée au fond des magasins
Qui du Tartare sont voisins [4].

[1] 42e d'Ésope.

[2] Quelle étrange et ridicule alliance? Où Ésope a-t-il pu prendre une telle idée, et pourquoi La Fontaine a-t-il daigné la prendre à Ésope?

[3] Prononçoit-on *étrets* comme dans la fable 6 du liv. IV, v. 4, et *endroits* rimoit-il alors avec ce mot comme il feroit encore en quelques provinces? Voilà ce qu'il auroit fallu constater dans l'intérêt de la langue, et ce que le désordre de notre prononciation et de notre orthographe, encore augmenté par Voltaire, ne nous permet pas de décider.

[4] Cette image qui rappelle *le Chêne* de la fable 22, est du bon

Notre trio poussa maint regret inutile ;
Ou plutôt il n'en poussa point :
Le plus petit marchand est savant sur ce point,
Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte.
Celle que, par malheur, nos gens avoient soufferte
Ne put se réparer : le cas fut découvert.
Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,
Prêts à porter le bonnet vert [1].
Aucun ne leur ouvrit sa bourse.
Et le sort principal, et les gros intérêts,
Et les sergents, et les procès,
Et le créancier à la porte [2]
Dès devant la pointe du jour,
N'occupoient le trio qu'à chercher maint détour
Pour contenter cette cohorte.
Le buisson accrochoit les passants à tous coups.
Messieurs, leur disoit-il, de grace, apprenez-nous
En quel lieu sont les marchandises
Que certains gouffres nous ont prises.
Le plongeon sous les eaux s'en alloit les chercher.

temps de La Fontaine. Il est fâcheux qu'il l'ait perdue dans ce mauvais apologue.

[1] Qu'on se représente un buisson, un canard, une chauve-souris en bonnet vert! Le fabuliste part d'une supposition absurde, et ce vice fondamental se fait sentir dans les moindres détails.

[2] A la porte du buisson? Je connois la maison de Jeannot Lapin, mais je ne puis me faire aucune idée de celle-ci. Le buisson *qui accroche les passants à tous coups*, et *l'oiseau chauve-souris qui est suivi des sergents*, ne valent pas mieux.

L'oiseau chauve-souris n'osoit plus approcher
Pendant le jour nulle demeure :
Suivi des sergents à toute heure,
En des trous il s'alloit cacher.

Je connois maint detteur [1], qui n'est ni souris-chauve [2],
Ni buisson, ni canard, ni dans tel cas tombé,
Mais simple grand seigneur, qui tous les jours se sauve
Par un escalier dérobé.

FABLE VIII.

La querelle des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des Souris.

La Discorde a toujours régné dans l'univers;
Notre monde en fournit mille exemples divers :
Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.
Commençons par les éléments :
Vous serez étonnés de voir qu'à tous moments
Ils seront appointés contraire.
Outre ces quatre potentats,
Combien d'êtres de tous états
Se font une guerre éternelle !

[1] *Detteur* est employé par Rabelais dans le plaisant discours de Panurge à la louange des emprunteurs, chap. 3, liv. III de *Pantagruel*.

[2] Métathèse inusitée, qui n'est excusée ici que par la nécessité de la rime.

Autrefois un logis plein de chiens et de chats,
Par cent arrêts rendus en forme solennelle,
Vit terminer tous leurs débats.
Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,
Et menacé du fouet quiconque auroit querelle,
Ces animaux vivoient entre eux comme cousins.
Cette union si douce, et presque fraternelle,
Édifioit tous les voisins.
Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,
Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené
Représenter un tel outrage.
J'ai vu des chroniqueurs [1] attribuer le cas
Aux passe-droits qu'avoit une chienne en gésine.
Quoi qu'il en soit, cet altercas
Mit en combustion la salle et la cuisine :
Chacun se déclara pour son chat, pour son chien.
On fit un réglement dont les chats se plaignirent,
Et tout le quartier étourdirent.
Leur avocat disoit qu'il falloit bel et bien
Recourir aux arrêts. En vain ils les cherchèrent
Dans un coin où d'abord leurs agents les cachèrent;
Les souris enfin les mangèrent.
Autre procès nouveau. Le peuple souriquois
En pâtit : maint vieux chat, fin, subtil et narquois,
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,

[1] Circonstance heureuse qui donne de la vraisemblance au récit.

Les guetta, les prit, fit main-basse.
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les cieux
Nul animal, nul être, aucune créature,
Qui n'ait son opposé : c'est la loi de nature.
D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit [1], et je n'en sais pas plus.
Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles
On en vient, sur un rien, plus des trois quarts du temps.
Humains, il vous faudroit encore à soixante ans
Renvoyer chez les barbacoles [2].

[1] Dieu fait bien ce qu'il fait.
Fab. 4, liv. IX.

[2] « Terme plaisant et burlesque, emprunté des Italiens, qui l'ont « inventé pour désigner un maître d'école qui, pour se rendre plus « vénérable à ses écoliers, porte une longue barbe : *barbam colit.* »
COSTE.

Gésine pour *mal d'enfant; altercas* pour *dispute; narquois* pour *rusé;* mots vieillis et hors d'usage. Cette fable assez mal conçue est en général assez mal écrite. Il faut seulement remarquer au vers 33 *le peuple souriquois,* qui est un des ingénieux néologismes de La Fontaine.

FABLE IX.

Le Loup et le Renard.

D'où vient que personne en la vie
N'est satisfait de son état [1] ?
Tel voudroit bien être soldat,
A qui le soldat porte envie.

Certain renard voulut, dit-on,
Se faire loup. Hé ! qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun loup ne soupire ?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
Un prince en fable ait mis la chose,
Pendant que sous mes cheveux blancs
Je fabrique à force de temps
Des vers moins sensés que sa prose [2].

[1] *Qui fit, Mæcenas, ut nemo quam sibi sortem,*
Seu ratio dederit, seu fors objecerit, illa
Contentus vivat ?
HORAT., sat. 1, lib. I.

[2] Cette fable est effectivement composée d'après un thème de M. le duc de Bourgogne, dont un curieux a fait part au public au mois d'août 1782 dans le *Journal de Paris*, et que M. Solvet a rapporté tout entier pag. 200 de ses intéressantes *Études sur La Fontaine*.

Les traits dans sa fable semés
Ne sont en l'ouvrage du poëte
Ni tous ni si bien exprimés :
Sa louange en est plus complète.

De la chanter sur la musette,
C'est mon talent ; mais je m'attends
Que mon héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la trompette.

Je ne suis pas un grand prophète,
Cependant je lis dans les cieux
Que bientôt ses faits glorieux
Demanderont plusieurs Homères :
Et ce temps-ci n'en produit guères.
Laissant à part tous ces mystères,
Essayons de conter la fable avec succès.

Le renard dit au loup : Notre cher, pour tous mets
J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets :
C'est une viande qui me lasse.
Tu fais meilleure chère avec moins de hasard :
J'approche des maisons ; tu te tiens à l'écart.
Apprends-moi ton métier, camarade, de grace ;
Rends-moi le premier de ma race
Qui fournisse son croc [1] de quelque mouton gras :
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
Je le veux, dit le loup : il m'est mort un mien frère,

[1] *Le croc du renard.* Voyez fab. 6e du liv. X, et 3e du liv. XI.

Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras.
Il vint; et le loup dit: Voici comme il faut faire,
Si tu veux écarter les mâtins du troupeau.
Le renard, ayant mis la peau,
Répétoit les leçons que lui donnoit son maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien,
Puis enfin il n'y manqua rien [1].
A peine il fut instruit autant qu'il pouvoit l'être,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel, vêtu des armes d'Achille [2],
Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville:
Mères, brus et vieillards, au temple couroient tous.
L'ost du peuple bêlant crut voir cinquante loups:
Chien, berger, et troupeau, tout fuit vers le village,
Et laisse seulement une brebis pour gage.
Le larron s'en saisit. A quelques pas de là
Il entendit chanter un coq du voisinage.
Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla,
Jetant bas sa robe de classe,

[1] Modèle de gradation qui est devenu, pour ainsi dire, proverbial.

[2] Comparaison d'une haute poésie, et l'une de ces figures que La Bruyère pouvoit avoir en vue quand il disoit que La Fontaine excelloit « à relever les petites choses par les grandes. »

L'apologue tout entier est digne du meilleur temps du poëte. La Fontaine s'y est évidemment rappelé la 3e fable du liv. XI; mais qui pourroit s'en plaindre!

Oubliant les brebis, les leçons, le régent,
Et courant d'un pas diligent.
Que sert-il qu'on se contrefasse?
Prétendre ainsi changer est une illusion:
L'on reprend sa première trace
A la première occasion.

De votre esprit, que nul autre n'égale,
Prince, ma muse tient tout entier ce projet:
Vous m'avez donné le sujet,
Le dialogue et la morale.

FABLE X [1].

L'Écrevisse et sa Fille.

Les sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'est l'art des matelots: c'est aussi l'artifice
De ceux qui, pour couvrir quelque puissant effort,
Envisagent un point directement contraire,
Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.
Mon sujet est petit, cet accessoire est grand [2]:
Je pourrois l'appliquer à certain conquérant

[1] 11e d'Ésope, en certaines éditions.

[2] On a remarqué avec raison qu'il étoit trop grand pour le sujet avec lequel il manque de rapports suffisants.

Qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend,
N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes [1].
En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,
Ce sont arrêts du Sort qu'on ne peut empêcher :
Le torrent à la fin devient insurmontable.
Cent dieux sont impuissants contre un seul Jupiter.
Louis et le Destin me semblent de concert
Entraîner l'univers. Venons à notre fable.

Mère écrevisse un jour à sa fille disoit :
Comme tu vas, bon Dieu ! ne peux-tu marcher droit ?
Et comme vous allez vous-même ! dit la fille :
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille ?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu ?

Elle avoit raison : la vertu
De tout exemple domestique
Est universelle, et s'applique
En bien, en mal, en tout ; fait des sages, des sots ;
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
A son but, j'y reviens ; la méthode en est bonne,
Sur-tout au métier de Bellone :
Mais il faut le faire à propos.

[1] Vers d'un tour très hardi et très énergique.

Le récit a de la précision ; et l'éloge de Louis XIV que le poëte a trouvé moyen d'attacher à cet apologue est écrit en beaux vers ; mais l'affabulation est trop délayée, et revient d'une manière oiseuse sur les idées du prologue.

FABLE XI.

L'Aigle et la Pie.

L'aigle, reine des airs, avec Margot la pie,
Différentes d'humeur, de langage et d'esprit,
Et d'habit,
Traversoient un bout de prairie.
Le hasard les assemble en un coin détourné.
L'agace [1] eut peur : mais l'aigle, ayant fort bien dîné,
La rassure, et lui dit : Allons de compagnie :
Si le maître des dieux assez souvent s'ennuie,
Lui qui gouverne l'univers,
J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers.
Entretenez-moi donc, et sans cérémonie.
Caquet-bon-bec [2] alors de jaser au plus dru,
Sur ceci, sur cela, sur tout [3]. L'homme d'Horace,
Disant le bien, le mal, à travers champs [4], n'eût su

[1] Italianisme. *La pie* se dit en italien *la gazza*, littéralement *la gasse ;* la syncope de l'article avec la voyelle initiale est si commune qu'il seroit inutile d'en rapporter d'autres exemples.

[2] Caquet-bon-bec est un de ces noms heureux qui semblent se présenter d'eux-mêmes à l'imagination riante de La Fontaine, et qui pourroient faire dire de lui ce que la Genèse rapporte d'Adam : *Omne quod vocavit..... ipsum est nomen ejus.*

[3] Battologie pittoresque qui reproduit à l'oreille le babil confus de la pie.

[4] *Dicenda, tacenda locutus.*
HORAT., Epist. 7, lib. I.